

« MISERE DE LA CRITIQUE » /
« ELEND DER KRITIK »

COMPTE RENDU DU COLLOQUE FINAL DU PROGRAMME
ANR / DFG

CACTUS
(CRITIQUE, ACTUALITE, SOCIETE)

2013-2016

Organisé par **Gérard RAULET (Paris Sorbonne)** et **Axel HONNETH (Universités de Francfort et de Columbia New York/Institut für Sozialforschung)**, le colloque final s'est tenu à Paris, du **4 au 6 février 2016**, avec le soutien du département de Philosophie de l'ENS Paris.



Participants

Gérard RAULET (Paris-Sorbonne),
Axel HONNETH (Universités de Francfort et de Columbia New York/IsF),
Agnès GRIVAUX (ENS Paris/Univ. Goethe Francfort),
Emmanuel RENAULT (Paris Ouest-Nanterre La Défense),
Stefania FERRANDO (Univ. Strasbourg/LIER),
Jacques-Olivier BEGOT (Paris 7 Diderot),
Agnès GAYRAUD,
Antonia BIRNBAUM (Paris 8 Vincennes-Saint-Denis),
Katia GENEL (Paris 1 Panthéon-Sorbonne),
Catherine COLLIOT-THELENE (Univ. Rennes 1),
Etienne BALIBAR (Paris Ouest-Nanterre La Défense/Columbia/Kingston Univ. Londres),
Louis CARRE (ULB/Univ. Namur/FNRS),
Bruno KARSENTI (EHES, LIER),
Julia CHRIST (Univ. Goethe de Francfort/IsF),
Isabelle AUBERT (Paris 1 Panthéon-Sorbonne),
Robin CELIKATES (Univ. Amsterdam),
Daniel LOICK (New School/Univ. Goethe de Francfort),
Francesca RAIMONDI (HdK Düsseldorf),
Frieder VOGELMANN (Univ. Brême),
Franck FISCHBACH (Univ. Strasbourg)

Le colloque final du projet ANR/DFG Cactus portait sur la problématique de la misère de la critique aujourd'hui. Partant d'une des questions qui ont initialement impulsé le projet dans son ensemble, c'est-à-dire la question de savoir si, face à la multiplication des mouvements sociaux, des paroles critiques et des pratiques protestataires, la critique telle qu'elle est formulée par les « théories critiques », n'est pas devenue un « genre littéraire »¹ : un discours intéressant à lire, instructif même, mais sans aucune prise effective sur la réalité.

Le colloque final a donc essayé de produire l'état de cette question. A cette fin, il a été construit autour de deux problématiques majeures : premièrement, on s'est interrogé sur les sources de la critique, afin de mesurer l'écart, mais aussi la fécondation mutuelle entre les pratiques critiques des acteurs et la théorie. Trois champs ont été explorés : le monde vécu, l'art et la théorie. Concernant *le monde vécu*, la première question était clairement de savoir comment les pratiques des acteurs, et notamment leurs pratiques critiques, influencent la formation de la théorie. C'est seulement dans un deuxième temps qu'on affronte en ce domaine la question de savoir comment des théories qui se sont nourries des critiques produites dans le monde vécu, ou encore de la normativité mise en œuvre quotidiennement dans le monde vécu, ont un effet en retour sur lui. *L'art* occupe une place intermédiaire : d'une part, il n'est pas un discours critique de nature théorique, d'autre part il est une pratique critique hautement réflexive et même s'il fait partie du monde vécu, il y revendique une place à part. En tant que source de la critique il a donc des effets autant sur les acteurs sociaux que sur la théorie. Ce n'est que dans un troisième temps, en affrontant frontalement la question de l'efficacité de *la théorie* pour la critique, qu'on atteint apparemment le cœur du problème. Or, il est évident aujourd'hui qu'aucune théorie critique ne se situe au-dessus des pratiques, que toute et chacune n'est rien d'autre qu'une forme de réflexivité plus élevée des critiques réelles de la société. A ce titre, la question ne peut consister à nommer l'importance de la théorie pour la critique, mais d'évaluer son influence réelle.

Les interventions qui ont nourri le débat autour de la question des sources de la critique ont fait ressortir trois constats, que nous jugeons primordiaux pour continuer un travail concret sur la critique aujourd'hui : premièrement, le monde vécu n'informe pas seulement la théorie sur « ce qui ne va pas », mais est le lieu d'une véritable élaboration conceptuelle que la théorie doit accueillir pour ne pas creuser l'écart avec la réalité. Cette élaboration conceptuelle concerne des concepts aussi fondamentaux que celui de liberté (cf. à ce titre l'intervention de Stefania Ferrando), mais aussi celui d'égalité et de justice. Deuxièmement, l'art se trouve actuellement dans une situation ambiguë : perdant son autonomie face au marché, il doit devenir de plus en plus réflexif afin de concilier exigences marchandes et autonomie de l'œuvre (cf. l'intervention d'Antonia Birnbaum) ; or, cela pose la question de son statut de « médiateur », car bien que l'art puisse encore corriger la théorie, il ne semble plus du tout atteindre les « masses » ; il faut donc mettre l'accent sur ce que les plus critiques ont appelé « l'industrie culturelle », et essayer d'y trouver cette réflexivité critique qui incombait antérieurement au seul art autonome (ce qu'a essayé de faire Agnès Gayraud). Troisièmement, la théorie elle-même – tel a été le consensus étonnant après l'intervention de Catherine Colliot-Thélène – revendique et doit revendiquer de nouveau une position de surplomb. Il s'agit là peut-être du résultat le plus inattendu de cette première partie du colloque : après des décennies de lutte politique contre une théorie critique qui aurait une connaissance supérieure de la société et de ses défauts, aucune protestation ne s'est élevée contre la thèse de Catherine Colliot-Thélène selon laquelle les acteurs ne peuvent dépasser l'indignation, alors que la « critique radicale » ne peut être réalisée que dans et par la théorie. Ici, comme par ailleurs dans l'intervention de Julia Christ, il a semblé que soit de nouveau nécessaire une théorie de l'idéologie, sans que, par ailleurs, une esquisse de cette théorie ait pu être élaborée

¹ Cette question a été posée lors du kick-off par Luc Boltanski et elle a, de manière souterraine et sous la forme d'une inquiétude permanente, travaillé les recherches particulières menées dans le cadre du projet.

dans le cadre de ce colloque – c'est une tâche encore à accomplir. La journée s'est conclue par une conférence d'Étienne Balibar qui a désigné comme ultime source actuelle de la critique les corps des individus : comme ce sont eux qui sont soumis d'une part à la violence économique, d'autre part à la violence religieuse, il faut prendre en compte ce devenir physique de la domination et de la subjectivation, afin de saisir les réactions du corps comme véritables sources susceptible d'informer la critique, position également défendue par G. Raulet dans des textes récents (*voir en annexe*) qui proposent de réintégrer le matérialisme anthropologique de Benjamin dans l'arsenal de la théorie critique.

La deuxième problématique majeure à laquelle a été consacrée la deuxième journée du colloque concernait les fins de la critique. On parlait du principe qu'une interrogation sur les fins pouvait nous éclairer sur l'écart entre critique et pratiques critiques, en ce sens que les fins de ces deux activités ne sont peut-être pas compatibles. Comme base de la discussion nous avons choisi les trois fins classiques de la critique : la révolution, la subversion et l'émancipation. Un des résultats les plus évidents de ces discussions a été que la *révolution* n'est plus du tout considérée comme une fin de la critique. Bruno Karsenti a montré magistralement que la théorie se tromperait si elle voulait se donner cette fin, du fait que la révolution butte toujours sur « le social », l'ordre spontané de la société, et ici particulièrement sur l'ordre sous-jacent structuré par la religion. Quant à l'intervention de Julia Christ, elle a bel et bien pu établir que la révolution est encore une fin immanente à la théorie, au sens où cette dernière peut viser son propre renversement afin de toucher de plus près la réalité, alors que depuis 1968 au plus tard, aucune théorie critique n'envisageait plus une révolution réelle comme fin de la critique, ce qui tient essentiellement à l'abandon du concept de totalité. La *subversion* semble bien plutôt une fin que la théorie se donne à elle-même, là où elle veut devenir efficace dans la réalité sociale (cf. l'intervention de F. Vogelmann), mais la subversion semble aussi la fin déclarée des luttes réelles des acteurs (cf. les interventions de R. Celikates et de D. Loick) qui ne visent plus du tout un renversement radical de la structure, mais la disparition de certains dispositifs de subjectivation ; désir de disparition qui, par ailleurs, peut prendre la figure d'une disparition des acteurs eux-mêmes (cf. l'intervention de D. Loick sur l'exode comme mouvement de critique sociale). En ce sens on peut constater que la subversion semble être la pratique critique la mieux partagée entre théorie et acteurs. La discussion autour de l'émancipation, le concept le plus consensuel pour ainsi dire, n'a malheureusement pas pu donner un nouveau point de vue sur ce qu'on entend actuellement par émancipation : les deux interventions (F. Fischbach et F. Vogelmann) se sont situées dans un espace d'histoire des idées (Vogelmann sur le concept de critique foucauldienne, compris comme critique qui aide les acteurs à s'émanciper de certains dispositifs cognitifs, et Fischbach sur le socialisme historique – Jaurès, Blum, etc. – comme dispositif politique d'émancipation des masses). Il est évident que ce travail sur un concept d'émancipation en phase avec les problèmes sociaux contemporains est une des pistes de recherches qui doit être poursuivie.

Jeudi 4 février 2016 (Salle Dussane)

17.30 : Ouverture du Colloque par Gérard Raulet (Paris-Sorbonne)

Gérard Raulet a ouvert le colloque par quelques pistes de réflexion, proposant de reprendre le geste marxien à partir d'une relecture de *l'Introduction à la Critique de la philosophie du droit de Hegel*. Une des exigences premières de la critique consiste à se fonder non seulement sur *l'expérience* du mépris et de la non-reconnaissance mais sur *les formes de discours* qui en sont le vecteur. Non pas reconstruire philosophiquement les conditions idéales de communication ou de reconnaissance, mais refonder une critique dans la mêlée, articulée sur les discours de la réification. La question de l'expressivité ne se limite pas aux nouvelles formes d'expressions sociales, sociétales ou culturelles. Il faut prendre la question de la publicité au pied de la lettre ; donc revenir à la question kantienne du rapport de la critique à la constitution d'une conscience publique politique. Une étude du renversement du vocabulaire kantien dans *l'Introduction à la Critique de la*

philosophie du droit de Hegel, par exemple, à travers le rôle du scandale comme forme pathologique de la publicité, permet de poser la question des formes, des stratégies et du langage de la critique et des luttes sociales. Quel jeu peut-il y avoir avec (dans) les formes imposées par le système capitalisme avancé ? Qu'est-ce qui peut donner aux vaincus, dans le cadre d'un éclatement des luttes et de l'isolement grandissant de sujets souffrants, la possibilité et la force d'articuler leurs expériences dans l'espace public démocratique ?

Dans le contexte nouveau d'un ordre démocratique libéral i.e. d'*un néo-libéralisme cohabitant avec un ordre démocratique*, la deuxième et la troisième génération de l'École de Francfort se sont tournées, pour répondre à la nécessité d'un universel concret et à la disparition du sujet historique naturel, vers une pragmatique de la communication intersubjective et de la reconnaissance. La question de l'action et d'une pratique émancipatrice se joue désormais sur le terrain de la confrontation non faussée et, par extension, du droit. Mais en se situant sur le terrain du Droit et des institutions (et non de la critique du Droit et de l'État) la Théorie critique actuelle n'a-t-elle pas d'ores et déjà accepté que l'adversaire fixe les règles du jeu ?

Si on peut vraisemblablement développer une théorie de l'aliénation qui ne s'appuie plus sur la notion de classe mais sur une démarche hégélienne de la reconnaissance, peut-on sur de telles bases reformuler une théorie de l'émancipation ? On doit se demander si cette conception ne repose pas sur l'illusion de sujets librement contractants. Y a-t-il des normes immanentes à la sphère économique, grâce auxquelles le marché peut être une institution relationnelle de la liberté ? La question posée est celle de la possibilité de la reconnaissance au sein de rapports capitalistes conservés. Certes, toutes les formes de réification ne prennent pas forcément leur source dans l'organisation capitaliste de l'économie. Pour autant, il semble difficile de se situer en dehors des rapports de production (quelles qu'en soient les formes nouvelles). Les formes prises par la réification, en particulier ses formes immatérielles, ne « masquent » pas les structures profondes de la reconnaissance, elles les pénètrent, les investissent et les pervertissent de l'intérieur.

Il ne fait guère de doute qu'on se heurte alors au cœur du problème. Le concept clé d'Adorno (comme du reste de Benjamin) est celui de *forme* marchandise, non celui d'*échange* marchand qui est seulement une pratique sociale parmi d'autres. Un des problèmes de la Théorie critique actuelle réside dans le fait qu'elle tend à esquiver cette différence qui se révèle essentielle pour refonder l'analyse du social et le rapport à la pratique. L'opposition entre la forme marchandise et l'échange engage *deux analyses radicalement différentes de la société et deux positions politiques irréductiblement opposées*.

18.15-19.15 : Conférence d'Axel Honneth (Universités de Francfort et de Columbia New York/Institut für Sozialforschung) : Hegel et Marx : une réévaluation un siècle plus tard

Axel Honneth a quant à lui invité à reprendre la comparaison entre les pensées de Hegel et de Marx, afin d'enrichir, au-delà des questions de chronologies et de contextes historiques, la pensée actuelle de la société. Après avoir mis en valeur leurs points communs – l'idée de la réalisation de la raison et de la liberté à travers le moment de l'aliénation –, Axel Honneth s'est prononcé pour un enrichissement de la pensée marxienne par celle de son aîné. Il a notamment mis en valeur l'intérêt de la complexité de la théorie hégélienne de la société et de la différenciation des sphères pour une compréhension actuelle de la société. Marx permet cependant de penser les rapports de domination et la possible perversion d'une sphère par les lois d'une autre sphère – par exemple de la famille par les lois de l'économie ; c'est là un héritage qu'il faudrait préserver. Il s'agirait donc de garder cet apport majeur de la pensée marxienne, mais d'en corriger le manque éventuel de complexité par la pensée de Hegel.

Vendredi 5 février : Les ressources de la critique/Die Quellen der Kritik

9.30 – 12.00 : Section I – Le monde vécu/Die Lebenswelt (Salle Dussane)

Présidence : Agnès Grivaux (ENS Paris)

Emmanuel Renault (Paris Ouest-Nanterre La Défense) : L'expérience sociale comme source de la critique

Posant la question de la « misère » de la critique et de la mission des philosophes ou théoriciens critiques vis-à-vis des pratiques critiques, **Emmanuel Renault** s'est inspiré du pragmatisme de Dewey pour répondre à des modèles mettant au cœur des préoccupations critiques la question des normes. Supposant qu'il est possible d'accéder à des normes universellement partagées – que ce soit de façon absolue ou de façon interne à un groupe donné –, ces approches sous-estimeraient la diversité des formes de conflictualité ainsi que d'autres facteurs, comme les problèmes de connaissance. Les phénomènes de « mésentente » (Rancière) ou de « différend » (Lyotard) témoignent de situations dans lesquelles il ne peut y avoir de conciliation. Il s'agirait de partir de cette hétérogénéité et de privilégier une philosophie politique qui ne se pose pas tant la question de l'universalité que de la capacité des théories ou des institutions à transformer les situations problématiques.

Stefania Ferrando (Université de Strasbourg/LIER) : Une critique moderne de la modernité. Constitution d'un collectif nouveau chez les féministes saint-simoniennes

Stefania Ferrando a abordé la question du monde vécu sous l'angle d'une communauté particulière, celle des saint-simoniennes dans la première moitié du XIXe siècle, autour de 1830, et des rédactrices de la revue *La Femme libre*. Le problème de l'articulation entre l'individu et la société s'est posé pour ces femmes de façon aigüe, plusieurs d'entre elles ayant abrégé leur vie au terme de carrières politiques payées au prix de souffrances. Prenant parti contre ce qu'elles nommaient le « républicanisme critique », fondé uniquement sur la revendication de droits individuels et qui serait en réalité un piège car il ne répondrait pas aux aspirations réelles, les saint-simoniennes se sont interrogées sur la liberté comme pratique collective, et non simplement comme droit. La liberté serait à inventer de façon pratique et garderait en ce sens toujours une part d'opacité.

13.30 – 16.00 : section II – L'art/Die Kunst (Salle des Actes)

Présidence : Jacques-Olivier Bégot (Paris 7 Diderot)

Agnès Gayraud : Œuvres inauthentiques, œuvres responsables : que reste-t-il du tribunal esthétique adornien ?

S'interrogeant sur l'héritage adornien pour une critique musicale actuelle, **Agnès Gayraud** a évoqué les limites du paradigme moderniste, causes de l'accusation d'élitisme et d'autoritarisme adressée à Adorno et du vieillissement de cette critique. C'est étrangement dans un autre champ que peut s'observer aujourd'hui une critique moderniste, pour ainsi dire hors champ, là où on la soupçonnerait le moins : dans le domaine des musiques populaires enregistrées, celles-là mêmes qu'Adorno dénonçait comme « légères », mauvaises et fausses. Mais là encore, le monde baroque de l'« anarchie » offerte par le web a mis à l'épreuve une conception linéaire de l'histoire de la musique et des musiques populaires enregistrées et le paradigme moderniste reproduit ses effets morbides. C'est dans d'autres ressources adorniennes qu'il faut puiser pour une critique fructueuse, notamment dans l'idée de l'hétéronomie des œuvres et de leur réification dans la culture, et non de leur autonomie, et dans l'étude des conditions de production industrielles.

Antonia Birnbaum (Paris 8 Vincennes-Saint-Denis) : L'art comme critique de la critique : Philip Guston, de l'expressionnisme abstrait à l'expressivité des objets

Antonia Birnbaum s'est penchée, en images, sur la peinture de Philip Guston (1913-1980) et le tournant pris à partir de 1968, l'abandon de l'abstraction par le peintre, en confrontant l'analyse des tableaux à la pensée esthétique d'Adorno (qui meurt en 1969) autour du problème de l'expression et de la dialectique entre construction et expression. Comment l'abstraction, qui était elle-même une critique de la figuration, se retourne-t-elle en quelque chose dont on se libère, et de quoi au juste se libère-t-on quand on se libère de l'abstraction ? Les objets qui effectuent leur « retour » sont transformés. Ils sont eux-mêmes expressifs. Par la forme, ils acquièrent une nouvelle vie, une vie pulsionnelle, mutante, et affichent des comportements déviants, rétifs à leur saisie cognitive. A travers la figure de Clement Greenberg, qui accueillit très mal ce changement dans la peinture de Guston, c'est également le problème de la position critique moderne qui a resurgi.

16.30 – 18.00 : section III – La théorie/Die Theorie (Salle des Actes)

Présidence : Katia Genel (Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Catherine Colliot-Thélène (Univ. Rennes 1) : Quels objets pour la théorie critique ?

Une acception large de la théorie critique, qui ne réserve pas cette expression à la désignation de l'École de Francfort, oblige à préciser les critères distinctifs d'une telle théorie ainsi que les rapports qu'elle peut entretenir avec d'autres sciences sociales qui n'affichent pas une ambition essentiellement critique. Dans son *Introduction à la Critique de la philosophie du droit de Hegel*, Marx faisait valoir, par opposition à la dénonciation, l'exigence d'une critique « radicale » qui vise les structures les plus fondamentales des sociétés modernes. L'exigence de radicalité peut être retenue comme caractéristique d'une « théorie critique ». Marx a cru pouvoir la satisfaire en se confrontant à la science économique de son temps. La philosophie critique privilégie aujourd'hui le rapport avec d'autres disciplines, la sociologie au premier chef, dont certaines branches se conçoivent elles-mêmes comme critiques. L'objet de la conférence de **Catherine Colliot-Thélène** était d'inviter à s'interroger sur ces choix théoriques, c'est-à-dire à la fois sur les raisons qui justifient, au regard de l'exigence de radicalité, d'accorder attention à telle discipline plutôt qu'à telle autre, et sur la nature des relations nouées avec les disciplines retenues. A quelles conditions la théorie critique peut-elle, dans cette collaboration nécessaire avec les sciences sociales, garder la maîtrise d'un questionnement qui lui soit propre ?

18.30 – 20.00 : Conférence d'Étienne Balibar (Paris Ouest-Nanterre La Défense/-Columbia/Kingston University Londres) : « Zur Kritik » au 21^e siècle : encore l'économie politique, de nouveau la religion

Devant la nécessité de refondre la critique pour effectuer les diagnostics du présent, **Étienne Balibar** s'est engagé dans une réflexion sur les « temps de crise » auxquels nous faisons face : crise de la possibilité de la politique comme activité collective, violence inouïe à laquelle sont confrontés tous les humains à la fois à une échelle mondiale, « retour du religieux ». Revenant sur l'héritage marxien, Étienne Balibar a émis l'hypothèse que nous n'assistons pas à la fin du capitalisme mais bel et bien à l'entrée véritable dans le capitalisme « pur » et a proposé, face au « retour du religieux » et aux déterminations eschatologiques des discours en temps de crise par ailleurs, de repenser le théologico-politique et la critique de la religion, repartant pour cela de l'*Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel*. Plaçant le problème du religieux en dehors de l'espace institutionnel de la religion au sens historique, Marx a peut-être rendu accessible à la perspective critique toute la question des métamorphoses du religieux aujourd'hui. Se mettant en quête d'un point sensible prolongeant la critique de la religion et permettant une analyse de la rencontre entre les déterminations religieuses et les déterminations économiques de la crise dans laquelle nous nous trouvons, Étienne Balibar a proposé de se pencher sur la question du *corps*.

Samedi 6 février : Les fins de la critique/Die Zwecke der Kritik

10.00 – 12.30 : section IV – Révolution/Revolution (Salle Dussane)

Présidence : Louis Carré (ULB/Université de Namur/FNRS)

Bruno Karsenti (EHES, LIER) : Critique de la religion et critique religieuse. Un défi contemporain

Désarmée face à ce qui, du côté de motivations religieuses revendiquées, se montre capable de mettre à bas nos convictions les plus enracinées, en termes de respect de la personne, de garantie des droits et de justification des normes communes, la critique doit reconnaître ce qu'elle ne peut pas défaire sans risquer d'en payer le prix fort. Les religions, trop vite rangées du côté de la *culture*, comme par une concession au pré- ou au non-moderne dans l'affirmation d'une modernité désormais décentrée, consciente de ses limites, et pluralisée dans son déploiement, doivent être considérées pour ce qu'elles *peuvent*. S'appuyant sur des propositions de Michael Walzer, d'Étienne Balibar dans *Saeculum* (Galilée, 2012), et de Jürgen Habermas, **Bruno Karsenti** a dégagé la nécessité d'écrire une nouvelle histoire de la modernité, qui ne serait pas une histoire de la sécularisation et rendrait également justice au caractère historique des religions, qui ne sont pas des dogmes intangibles. C'est la rationalité politique des religions qui a été refoulée et qui resurgit sur le mode du conflit. Il s'agirait de redécouvrir l'idée d'une contribution propre du religieux à l'idée de libération et de réfléchir, de façon urgente, sur ce que peut être une conscience critique spécifiquement religieuse, en quoi peut-elle se donner comme une actualisation du religieux lui-même, et pas comme une sortie du religieux.

Julia Christ (Université de Francfort/IfS) : De la société au social : une révolution ratée ?

L'intervention de **Julia Christ** a retracé le passage qui a conduit la théorie critique du concept de société à celui de social pour saisir la réalité dont elle parle. Situé dans le prolongement des événements de mai 1968, ce passage était examiné à partir de la théorie de Foucault, d'une part, de la réception de Durkheim par Rancière, d'autre part. Il s'agissait de montrer que l'un et l'autre, pour des raisons différentes, ont abandonné le concept d'idéologie et situent le savoir sur la société dans le social lui-même, c'est-à-dire du côté des acteurs et non du côté de la théorie. Les deux manières d'opérer ce passage suscitent différentes questions quant à leur transformation du concept de critique et leur capacité à être toujours et encore critiques : l'approche foucauldienne est inextricablement liée à la réalité de luttes sociales qui actuellement font défaut. L'approche durkheimienne a une conception de l'acteur qui le néglige en tant que psychisme, c'est-à-dire en tant qu'être doté d'un inconscient. Même si la deuxième approche, en fin de compte, semble plus opératoire aujourd'hui, étant capable de se saisir du savoir (critique) des acteurs même là où on n'est pas en situation de lutte sociale, il semble qu'une réflexion sur la subjectivation des acteurs doit s'ajouter à la confiance qu'on leur fait en tant qu'acteurs sociaux et critiques.

14.00 – 16.30 : section V – Subversion/Subversion (Salle Dussane)

Présidence : Isabelle Aubert (Paris 1 Panthéon Sorbonne)

Robin Celikates (Université d'Amsterdam) : Critique, Subversion, and the Role of Social Struggle

L'intervention de **Robin Celikates** discutait le concept de « progrès normatif » tel qu'il est actuellement élaboré par Elizabeth Anderson et Amy Allen. Malgré les différentes manières d'articuler progrès dans la moralité et réalité sociale, les deux auteurs accordent une prévalence aux changements dans l'auto-compréhension morale des acteurs sociaux qui, pour ainsi dire, ont lieu au niveau spirituel. L'exposé a essayé de montrer qu'aucun changement dans la normativité structurant la société ne pouvait avoir lieu, sans qu'il soit précédé par des luttes sociales, essayant de faire entrer des revendications nouvelles dans ce qui est moralement admis par une société

donnée. En ce sens, la lutte sociale est le seul moteur réel de la critique et du changement normatif, qu'il ait lieu dans la théorie ou dans la société.

Daniel Loick (New School/Université de Francfort) : “Somehow Different”. Thoughts on Exodus and Revolution

Face à l'effet de répétition qui hante les projets de transformation radicale, **Daniel Loick** a introduit la notion d'*exodus* comme alternative à la fois aux concepts de changement révolutionnaire et de changement réformiste, afin de lutter précisément contre cet effet de répétition. Partant de la distinction benjaminienne entre grève générale « politique » et grève générale « prolétarienne », Daniel Loick s'est également fondé sur l'important ouvrage de Michael Walzer, *Exodus and Revolution*, arguant que l'exode des Israélites hors d'Égypte peut tout à fait être compris comme une grève générale prolétarienne dans le sens benjaminien. L'exode permettrait de contourner le problème de la prise de pouvoir et d'éviter l'usage, problématique, de la violence révolutionnaire. Daniel Loick a enfin tenté d'en situer historiquement l'idée en se tournant vers des formes contemporaines du motif de l'exode, en particulier chez des penseurs « post-opéraïstes » tels que Antonio Negri, Michael Hardt et Paolo Virno.

17.00 – 19.30 : section VI – Émancipation/ Emanzipation (Salle Dussane) Présidence : Francesca Raimondi (HdK Düsseldorf)

Frieder Vogelmann (Université de Brême) : Critique as Prefigurative Emancipation

Frieder Vogelmann est revenu sur le modèle de critique foucauldien, proposant une interprétation centrée sur la critique comme pratique productrice de savoir. Contre d'autres interprétations telles que celles de Judith Butler, Thomas Lemke ou Colin Koopman, Frieder Vogelmann a défendu l'idée que la force critique de l'œuvre foucauldienne tenait dans la méthode employée pour analyser les pratiques. Le savoir produit par le diagnostic du présent vise l'articulation d'une contre-vérité : l'articulation de propositions se situant à la limite du régime de vérité présent, qui demeureront compréhensibles, mais qui, une fois tout à fait expliquées, introduiraient un changement. L'effet émancipateur serait à comprendre comme « préfiguratif », la critique foucauldienne permettant d'« entrevoir » de façon proleptique, au niveau de l'activité critique, ce que pourrait être une vie émancipée. Elle le permet par l'usage qu'elle fait de concepts dont l'effet émancipateur se situe au niveau de l'activité critique d'articulation du diagnostic.

Franck Fischbach (Université de Strasbourg) : L'émancipation sociale a-t-elle encore un sens ?

Devant le repli sur une position défensive auquel nous assistons – préservation des libertés fondamentales et de l'État de droit, du libéralisme politique, et abdication devant la difficulté croissante de l'émancipation sociale -, **Franck Fischbach** a souhaité revenir sur l'opposition implicite entre émancipation politique et émancipation sociale, en réponse à l'ouvrage récent d'Axel Honneth sur le socialisme (*Die Idee des Sozialismus*, Frankfurt, Suhrkamp, 2015). Revenant sur la naissance du socialisme à travers des textes de Bouglé, Louis Blanc, Jean Jaurès, Franck Fischbach a montré que, loin de prendre ses distances vis-à-vis de l'idée de liberté politique, l'idée fondatrice d'une liberté sociale n'était que le prolongement de la première et visait sa réalisation réelle, son lieu de naissance se situant précisément à l'articulation de ces deux sphères. Pas de fondamentalisme économique généralisé, donc, comme limite *essentielle* et originelle du socialisme. En témoigne également la pensée d'Ernst Bloch. Pour nous, aujourd'hui, le repli sur une défense de la démocratie politique ne devrait pas conduire à l'oubli de l'exigence d'étendre la démocratie à l'ensemble des rapports sociaux, et, loin de s'y perdre, le projet politique d'une société démocratique trouverait toujours à se ressourcer dans la sphère proprement sociale du travail, de la production et des échanges.